

TRADUCTION D'UN ARTICLE DE L'OSSERVATORE ROMANO DU 14 NOVEMBRE 1937
SUIVIE D'UN COMMENTAIRE

A propos d'un article publié dans la revue « La Vie intellectuelle »

Dans la Revue « La Vie intellectuelle » du 10 septembre 1937, est sorti un article d'Henri Guillemin, intitulé « Par notre faute », qui mérite d'être évalué sérieusement et d'être jugé avec un sens du devoir et de la responsabilité.

L'auteur affirme que dans notre occident chrétien la foi catholique diminue depuis plusieurs siècles, et que la cause de cette évolution doit être cherchée dans la série d'erreurs, de fautes et de méfaits que nous avons commis, et qui encore aujourd'hui entretiennent l'hostilité et la haine de beaucoup de gens contre l'Eglise.

Certes pour chacun d'entre nous le fait de reconnaître ses manquements dans l'accomplissement d'un devoir d'une extrême importance relève de la sincérité et de l'humilité, et fait honneur à la personne. Mais quand il s'agit de l'histoire de l'Eglise et des événements complexes auxquels ont concouru des causes diverses, la question de la responsabilité devient plus difficile et délicate. Je ne veux pas dire qu'il faut avoir peur de la vérité et craindre de dire à chacun son fait, mais que l'honnêteté scientifique et la justice imposent d'évaluer de façon objective et de passer au crible les éléments de jugement, afin d'empêcher toute attribution indue et toute précipitation.

Il est dit dans une notice de présentation de l'article que « cette courageuse reconnaissance de notre faute n'est rien d'autre qu'un acte de foi total dans la divinité de l'Eglise », et on affirme dans l'article qu'il arrive que « la calomnie nous attribue des crimes qui ne sont pas les nôtres », que si l'on va dans le sens du droit « la vérité seule peut légitimement entraîner le recours à la contrainte », que la justice exige que l'Eglise « soit déclarée innocente des persécutions contre les Albigeois et les Protestants », que depuis dix siècles « jamais l'Eglise n'a été aussi pure qu'aujourd'hui, dans ses membres, dans son œuvre, dans sa foi ». Il ajoute que ces Pontifes dont la conduite privée faisait parler d'eux ne s'attaquèrent jamais au dogme et que c'est toujours avec une âme ardente qu'ils travaillèrent à la sanctification du monde, mais malgré le caractère sain du contenu de ces affirmations, l'article est surprenant et choquant par la manière fautive dont il envisage les faits, par l'injustice qu'il manifeste en attribuant aux fautes de l'église la haine et l'hostilité de ses ennemis d'aujourd'hui, et par la coupable bizarrerie d'une apologie basée sur l'accusation et le dénigrement. L'auteur dit que ce n'est pas le détail pittoresque qui compte pour lui, mais la claire éloquence des événements ; pourtant c'est bel et bien en amassant les détails (certes non pittoresques) qu'il a construit toute une mosaïque et déformé l'histoire de l'Eglise. Comme si on pouvait dessiner le tableau d'un paysage ou d'une institution avec les seuls défauts de la personne, si tant est que, par hypothèse, ils soient tous exacts.

Selon quel critère peut-il donner l'impression que l'histoire de l'Eglise est toute entière tissée de la manière que ses pages suggèrent ? Voilà bien une méthode fautive et nuisible. Et que l'irrégularité et la haine des foules (par exemple communistes) puissent s'expliquer par ces fautes de l'élément humain de l'Eglise, n'est pas juste. L'auteur pourra trouver quelque chose de semblable de la part des Hébreux et des Païens dans les Actes des Apôtres, quand ne pouvait être incriminée la *zone atavique*¹, mais les passions des hommes, les incitations des manipulateurs criminels, et ces puissances maléfiques qui se

¹ Allusion à un passage peu compréhensible de l'article de Guillemin

cachent dans les plis de la société. Ne cachons pas nos fautes, mais il est énorme que quelqu'un qui écrit dans une revue catholique puisse arriver à en faire la cause des perversions du monde et la justification (même partielle) de l'iniquité moderne. Nous ne pouvons pas être sans fautes, nous ne serons jamais à la hauteur de la mission divine de sanctification des âmes, et certains disparaissent en route et font défection ; mais dire que cette faiblesse est la cause du mal que nous n'arrivons pas à interdire, c'est véritablement collaborer activement à la perte des consciences. Nous avons trouvé, chez certains auteurs rationalistes et protestants, des jugements plus sereins et plus équitables sur l'Eglise et son oeuvre dans le monde, que ceux que nous avons lus dans cet article.

En ces temps de l'histoire où nous ressentons plus tragiquement le besoin de vérité et de justice, d'orientation et d'équilibre, d'union contre une barbarie néronienne qui sévit en Europe, voilà un écrivain catholique qui se promène dans l'histoire de l'Eglise, accumulant ses fautes, cherchant les circonstances atténuantes pour ses persécuteurs, et accusant les catholiques pour la bonne raison que nous n'avons pas la permission de nous tromper, et que si Dieu le pardonne, les hommes ne le pardonnent pas ! L'auteur n'a pas senti à quel point tout cela serait grave et dangereux dans une revue catholique ! Et il ne s'est pas trouvé un censeur, non pas scrupuleux et craintif, mais intelligent et doté d'un sens aigu de la responsabilité, qui après avoir lu cet article, ait eu le bon sens d'en refuser la publication ?

Si l'auteur avait médité sérieusement le contenu de l'Encyclique *Divini Redemptoris* ainsi que des lettres *Sur la situation de l'Eglise catholique dans la Reich allemand* et *Sur la condition de l'Eglise catholique au Mexique*, je crois qu'il n'aurait pas pu écrire de nombreuses phrases de son article, et que tout l'esprit et le ton de cet article auraient été différents. De toute façon il est certain que ce n'est pas là le moyen de défendre les droits de Dieu et des âmes, et qu'il ne suffit pas que nous soyons sincères, mais que la sincérité doit aller de pair avec la vérité et la justice qui manquent dans son article.

Jadis, quand il arrivait que quelqu'un écrive l'histoire en oubliant les défauts et les actions moins honorables des personnages, on disait que c'était là de la partialité, un manque d'esprit critique, un travail non scientifique. Mais que dire de ces auteurs qui, non pas dans des monographies critiques, non pas dans des magazines d'information et de formation culturelle, négligent ce qu'il y a de mieux dans l'histoire des hommes, des institutions, et marquent une préférence passionnée pour les manquements, pour les péchés, comme si toute l'histoire se résumait à eux ?

La notice introductive à cet article est un bref billet signé « Christianus », qui dit que ses brèves pages ne doivent pas être séparées de l'article sus-indiqué. Le titre de ce « billet » est faux et antipathique comme son contenu : *Eglise, corps du péché*. Ce corps du péché, ce sont les membres de l'Eglise soumis à la tentation, souvent entachés de fautes ; ce sont les infidélités du monde chrétien et de nombreux défauts du monde catholique proprement dit jusqu'à nos jours, en 1937. Je ne vais pas non plus citer des extraits de ce texte en italiques, dans lequel on trouve des phrases empreintes de foi et des phrases empreintes d'erreur, des expressions qui frôlent le paradoxe et l'absurde. Tout le contenu est oscillant, insinuant, choquant ; et la forme est habile, nuancée, neutre. On a l'impression que l'auteur avait peur d'être compris trop clairement, qu'il y a plus dans ce qu'il sous-entend que dans ce qu'il dit expressément, mais ce qu'il dit est déjà beaucoup. Le reproche adressé au monde chrétien de s'enrôler dans le camp qui protège l'Eglise pour mieux l'asservir, et le fait de dire que le chrétien, prisonnier d'un monde chrétien fermé, traiterait facilement l'incroyant comme un adversaire et rechercherait contre lui des alliances douteuses, est très significatif et grave.

Je me demande si on ne peut pas reconnaître quelque idée émanant de la défunte revue *Sept*² dans les pages dudit « Christianus », qui démontre qu'il ne comprend pas en quoi consiste pour un écrivain catholique la droiture face à l'enseignement de l'Eglise et à l'exigence des faits et des événements. Cette universalité de l'amour qui est la sienne, qui, semble-t-il, ne devrait pas être fermée non plus aux invasions de la haine, démontre un certain libéralisme d'un nouveau type, qui est peut-être la raison secrète de la division entre de nombreux catholiques et de l'inefficacité d'un travail qui réclame de la part des travailleurs de la solidarité et de l'allant pour être constructif. S'il n'avait pas publié ce billet, il aurait mieux servi sa tâche et mieux fait honneur à une Revue qui pourrait et devrait être un magnifique instrument d'apostolat intellectuel, et sur laquelle ces deux articles *que le Censeur aurait dû censurer* jettent une ombre.

Joëlle Pojé-Crétien, avec l'aide de Marie-Claire Rigaux, agrégée d'italien.

Mai 2018

COMMENTAIRE DE L'ARTICLE DE L'OSSERVATORE ROMANO DU 14 NOVEMBRE 1937

(lire d'abord la traduction de cet article)

Avec l'article *Par notre faute*, publié par Guillemain dans la revue dominicaine *La Vie intellectuelle* du 10 septembre 1937, et la réaction du journal *l'Osservatore romano*, sous la plume du Père Mariano Cordovani, nous avons sous les yeux un épisode crucial des relations d'Henri Guillemain (mais aussi, au-delà de sa personne, de la revue qui le publie) avec les autorités ecclésiastiques. Episode intéressant pour étudier l'évolution de la relation de notre personnage avec l'Eglise et la religion.

On se situe sous le pontificat de Pie XI, et à une époque troublée et inquiétante de l'histoire de l'Europe, comme le signale d'ailleurs le P. Cordovani dans son étude. Celui-ci appartient à l'ordre des « Frères prêcheurs » (Dominicains), mais il exerce dans l'entourage papal, sous le titre de « Maestro del Sancto Palazzo Apostolico », la responsabilité de théologien du Pape. On a donc dans cet article le sentiment de la hiérarchie catholique à son sommet.

L'Osservatore romano, créé en 1861, est le quotidien politique et religieux³ du Vatican, ouvert aux diverses nouvelles de l'Europe et du monde. Ainsi l'article du P. Cordovani voisine avec deux articles courts, l'un signalant l'ouverture d'une ligne aérienne Buenos Aires-Terre de Feu, l'autre annonçant la présentation à la Chambre du nouveau cabinet ministériel luxembourgeois.

Les numéros de cette époque n'ont pas encore été numérisés, et il faut signaler que la qualité d'impression n'est pas fameuse, ce qui, avant même de parler des problèmes de traduction, pose des difficultés au déchiffrement, puisque nous avons eu comme seul document original une photographie de la page du journal, que notre Webmestre s'est procurée pour 8 euros en adressant un mail à *l'Osservatore romano*.

² cette revue vient de cesser de paraître (août 1937) mais le P. Cordovani en semble soulagé.

³ Il existe actuellement aussi sous forme hebdomadaire

L'article de Guillemin, après sa publication dans la revue *La Vie intellectuelle*, a fait l'objet neuf ans après, en 1946, d'une édition édulcorée sous forme d'un opuscule de 70 pages chez Laffont⁴. C'est à Patrick Berthier que revient le mérite de l'avoir diffusé sous sa forme originelle en le plaçant en annexe de son ouvrage *Le Cas Guillemin*, publié chez Gallimard en 1979. C'est aussi grâce aux entretiens que Guillemin a donnés au même Patrick Berthier⁵ que nous savons ce que Guillemin pensait de cet article et de sa réédition chez Laffont.

En gros, Guillemin n'était pas très fier de l'article sous la forme édulcorée qu'il lui avait donnée pour la publication chez Laffont, mais plus satisfait de sa version originelle. Il reconnaissait que cet article avait causé des ennuis aux deux revues catholiques auxquelles il avait collaboré à cette époque, *La Vie intellectuelle* et *Sept*⁶, créées toutes les deux par les Dominicains.

La cause du mécontentement du Vatican est peut-être, plus encore que l'article de Guillemin lui-même, la préface que lui donne Etienne Borne sous le pseudonyme de « Christianus ». Cet Etienne Borne –je me contente ici de reprendre une note de Patrick Berthier dans *Henri Guillemin tel quel* p.192- était normalien, professeur de philosophie et disciple de Sangnier, et faisait partie de la rédaction de la revue. Un chrétien (catho) de gauche, comme Guillemin.

Le titre de l'article annonce ce qui constitue l'argumentation principale de Guillemin : c'est en grande partie aux fautes des chrétiens, et principalement des catholiques, qu'on doit la perte d'audience et de crédibilité de l'Eglise. Il ne s'agit donc pas ici d'arguments théologiques, de critiques du dogme. Simplement, on pourrait dire que l'Eglise n'a pas su obtenir de ceux qui se réclament d'elle les vertus qu'elle n'a cessé de prôner, le respect de ses commandements. Et Guillemin d'énumérer les fautes de la hiérarchie catholique au fil des siècles, que ce soit dans les mœurs, la contradiction entre les principes et les actes, ou dans l'alliance avec des pouvoirs brutaux, qui fait qu'elle est parfois accusée de crimes qu'elle n'a pas directement commis -ainsi la répression des Albigeois, ou la révocation de l'Edit de Nantes.

Il est curieux d'ailleurs pour nous hommes du XXIème siècle de lire sous la plume de Guillemin une phrase comme celle-ci⁷: *Jamais depuis dix siècles et davantage, l'Eglise a-t-elle été, dans ses membres, dans son travail et dans sa foi, aussi pure qu'elle l'est aujourd'hui ?* Ce qui peut apparaître à nos esprits sceptiques comme de la confiance naïve manifeste le souci de croire que l'Eglise peut s'améliorer dans ce cheminement vers la sainteté qui constitue sa mission (là-dessus au moins, il semble que le Père Cordovani et Guillemin soient implicitement d'accord).

Les « fautes de l'Eglise » étant l'argument principal pour Guillemin, comment le Père Cordovani y réagit-il ?

D'abord par le refus de valider le point de vue de Guillemin et par l'accusation de parti-pris. Il n'est pas d'accord avec le tableau négatif que donne cet intellectuel français

⁴ Sans doute les travaux à venir de Patrick Berthier nous éclaireront-ils sur ce point. On peut faire l'hypothèse que l'article du P. Cordovani a eu une influence directe ou indirecte sur cette réécriture.

⁵ voir leur réédition dans *Henri Guillemin tel quel*, Utovie 2017

⁶ dont le dernier numéro paraît en 1937

⁷ *Le Cas Guillemin* p.232

supposément catholique de l'histoire de l'Eglise. Il va jusqu'à dire qu'il a vu, sous la plume de personnes extérieures à l'Eglise, des jugements moins sévères que ceux-là. Il veut bien reconnaître que la voie vers la sainteté est difficile, mais pourquoi Guillemin refuse-t-il à l'Eglise, à ses membres pécheurs, le droit au pardon ?

La seconde accusation, sans doute plus grave, est celle d'irresponsabilité et de manquement aux devoirs du catholique. L'article de Guillemin serait susceptible de faire douter les catholiques, de provoquer des scissions parmi eux, de mettre l'Eglise en posture d'accusée alors qu'un catholique doit la défendre contre ses nombreux ennemis. L'expression « libéralisme d'un nouveau type »⁸ est utilisée pour qualifier cette attitude qui est bien assimilée à une position *politique* affaiblissant l'Eglise.

Une chose trouve grâce aux yeux de notre juge ecclésiastique, et on comprend pourquoi : Henri Guillemin signale - ou affirme- qu'on impute à l'église catholique des crimes ou fautes qui ne lui sont pas imputables à elle, mais au pouvoir politique : il s'est produit en certaines circonstances un amalgame qui est injuste. Mais notre théologien fait preuve ici de mauvaise foi en déformant les propos de Guillemin, en lui faisant dire plus qu'il ne dit en faveur de l'Eglise. A l'inverse, il minimise la portée de ses accusations. Guillemin se complaît à évoquer les vices de certains papes ? Mon Dieu, l'important, c'est qu'ils aient respecté le dogme et se soient préoccupé du salut des âmes chrétiennes.

Le Père Cordovani reproche à Guillemin son ignorance de textes pontificaux récents qui auraient dû, selon lui, le faire réfléchir avant de se lancer dans son article, notamment des textes portant sur l'actualité politique. Le message semble être : on n'écrit pas de telles choses à l'heure où l'église doit se battre sur plusieurs fronts, notamment contre la *barbarie néronienne* qui sévit en Europe... L'Encyclique *Divini Redemptoris* citée (19 mars 1937) contient une condamnation sans appel du marxisme, et a été précédée d'une lettre pontificale condamnant le nazisme (*Mit brennender Sorge*, 10 mars 1937).

Pour terminer sur une note plus légère, on pourrait relever les caractères stylistiques de cet article, qui ne manquent pas d'intérêt. Le Père Cordovani manifeste un certain talent d'écriture. En bon théologien, il pèse ses mots, mais aime recourir à un vocabulaire moral vigoureux, pittoresque, parfois délicat à traduire⁹. Le vieux style ecclésiastique que nous découvrons là est apte à traduire des émotions fortes comme la surprise, la colère, l'indignation, mais peut aussi alimenter des pointes d'ironie. J'irais presque jusqu'à dire que cette analyse est plus drôle à lire que le long article de Guillemin, même si la construction quelque peu capricieuse du propos amène des impressions de redites.

Au total : cet article « choquant » (*offensivo*) d'Henri Guillemin mérite la censure, et le P. Cordovani s'étonne que cette censure n'ait pas fonctionné au niveau de la revue catholique *La Vie intellectuelle*, qui, en l'éditant, s'est mise dans son tort aux yeux du Vatican.

Joëlle Pojé-Crétien, mai 2018

⁸ en italien (passage délicat à déchiffrer !) : *un certo liberalismo di nuovo coino*, où *coino* signifierait une monnaie dont la face peut varier.

⁹ Exemple : le mot *birbonate* : perfidies, perversions, canailleries

Sources :

-Osservatore romano du 17.11.37

-Henri Guillemin : *Par notre faute*, in Patrick Berthier, *Le Cas Guillemin*, Gallimard 1979

-Patrick Berthier : *Henri Guillemin tel quel*, Utovie 2017

-et la Toile, bien sûr